

Prisonniers en France

Finalement, les choses ne vont pas si mal que ça pour les Schweitzer. D'ailleurs, Albert est prêt à le reconnaître lui même et se dira chanceux d'avoir pu soigner des patients victimes de maladies ou d'accidents quand d'autres médecins réparaient des corps en lambeaux dans les hôpitaux militaires. D'accord, eux sont prisonniers de la forêt vierge, mais ils obtiennent l'autorisation d'aller se reposer en bord de mer. Ils ont à peu près de quoi faire face aux urgences sanitaires et alimentaires, ils peuvent écrire, philosopher et faire de la musique, tout le monde en Europe n'a pas cette chance.

Mais quand Schweitzer avait appris qu'au Gabon, vainqueurs et vaincus devaient payer les morts à l'adversaire, il ne se doutait pas qu'il deviendrait lui même monnaie d'échange. Or, au bout de trois ans de bataille, en Europe, les belligérants ont sérieusement entamé leurs réserves de munitions et de chair à canons. Ils ont besoin de prisonniers. Alors ils rapatrient en métropole tout ce que leurs territoires coloniaux contient d'étrangers.

C'est ainsi qu'en septembre 1917, les Schweitzer reçoivent l'ordre d'embarquer pour la France par le premier bateau. Avant le départ, ils ont le temps d'entreposer instruments et médicaments qui resteront sur place et de prendre, outre les effets personnels, l'équipement médical qu'ils jugent utiles pour l'avenir incertain qui les attend

Pour ce qui est de la musique et de la philosophie, on verra... Albert confie ses écrits à un missionnaire américain pour éviter de se les voir confisquer.

Pendant la traversée jusqu' à Bordeaux, il peut reprendre son travail d'écrivain et de musicien.

A l'arrivée, 1e étape : Bordeaux, une caserne dite "de passage" destinée aux étrangers. Schweitzer souffre de dysenterie, heureusement qu'ils avaient pu emporter des médicaments.

Ils sont ensuite conduits à Garaison, dans les Pyrénées Orientales. Dans le transfert, ils ont failli être privé de leurs bagages.

Si l'envie vous vient de lire un jour "*Ma vie et ma pensée*", vous verrez que Schweitzer raconte sa captivité avec une espèce de chaleur, de sympathie. C'est aussi ce qu'on ressent quand on voit ces dessins - je vous en parlerai tout à l'heure.



Archives Albert Schweitzer, Gunsbach



Archives Albert Schweitzer, Gunsbach

De Garaison, il relève d'abord que c'est un ancien monastère dont le nom signifie guérison en provençal. Depuis le début de la guerre, il sert de lieu d'internement. Les détenus restaurent et entretiennent les bâtiments et font la cuisine.

Albert retrouve un homme qu'il avait aidé en Afrique et qui, en retour en quelque sorte, trouve de quoi lui fabriquer une table : il va pouvoir écrire et jouer de l'orgue *"comme je le faisais jadis, dans mon enfance"* écrit-il.

Des tziganes prisonniers comme lui le reconnaissent comme étant "l'Albert Schweitzer dont parlait Romain Rolland dans son livre Musiciens d'Aujourd'hui", ils l'invitent à leurs séances de musiques et offrent l'aubade à Hélène le jour de son anniversaire. Ces musiciens jouaient dans les cafés et les hôtels les plus célèbres de Paris et avaient obtenu le droit d'emmener leurs instruments.

Au début de son internement, il se retrouve de nouveau absurdement interdit d'exercer la médecine. Cette fois encore, cette consigne ne tient pas et bientôt il peut ouvrir une consultation, grâce à ce qu'il a pu ramener de Lambaréné.



Archives Albert Schweitzer, Gunsbach

Voilà donc l'explication des dessins. Ils ont été réalisés et offerts à Albert à Garaison par les amis tziganes.

Mais malgré les efforts d'un administrateur exceptionnellement humain, Garaison est d'abord un lieu de captivité. Hommes, femmes, enfants sont détenus non pour ce qu'ils auraient fait, mais pour être ressortissants d'un pays ennemi de la France. Beaucoup souffrent de dépression, ils ont perdu une situation péniblement obtenue à l'étranger, ils ne voient pas où sera leur avenir. A cela s'ajoute le froid, la monotonie des jours, l'inaction, l'expérience d'être pris au piège de négociations qui se jouent ailleurs. Par exemple, certains détenus s'étaient attribués des places de notables dans la vie civile, pour se donner de l'importance dans le camp. Ils se retrouvent en tête de liste quand la France menace d'envoyer en camp de représailles les notables si l'Allemagne ne lève pas les mesures prises contre les civils belges. Heureusement pour eux, l'Allemagne cède.

Fin mars, les Schweitzer sont transférés dans un camp réservé aux Alsaciens. Ils y retrouvent des connaissances. La captivité ayant succédé à l'hostilité du climat équatorial, ils sont de plus en plus éprouvés physiquement.

Hélène aussi écrit toujours, elle rime dans son journal :

*Unfähig zur Arbeit sitze Ich und weine
Bis hilfreiche Seelen sich meiner erbarmen
Drin hämmern und schaffen für uns die Armen
Im Parke liege Ich träumend alleine
Je reste assise en pleurant, incapable de travailler*

*Jusqu'à ce que des âmes secourables aient pitié
Dedans, les pauvres hères travaillent et clouent pour nous
je suis couchée dans le parc et je rêve solitaire*

Enfin, à la mi-juillet, on leur annonce qu'ils bénéficieront bientôt d'un échange de prisonniers. Sur une première liste, seule Hélène fait partie des libérables mais, je ne sais comment la chose s'est arrangée, le 12 juillet, au milieu de la nuit, ils reçoivent l'ordre de partir. Tarascon, Lyon, des wagons s'ajoutent au convoi - puis halte à la frontière suisse où se déroule l'échange de prisonniers.

Le 15 juillet, ils arrivent à Zürich où les amis suisses les attendent : ils savent depuis des semaines que les Schweitzer vont être libérés.

A Constance, ils découvrent les ravages de la guerre à l'arrière : la famine sévit en Allemagne.

Le retour en Alsace est à peine plus joyeux : Strasbourg vit encore tous feux éteints, de crainte des bombardements aériens. A Colmar, sur le chemin vers son village des Vosges, les traces des combats sont partout. Albert constate que les habitants vivent désormais avec la menace des batailles, non pas comme si de rien n'était, mais en faisant avec...

Il doit d'abord s'occuper de sa santé.

Ensuite, il lui faut se refaire une place, gagner sa vie. Il trouve un poste de médecin à l'hôpital civil. La communauté protestante l'accueille, le loge, lui redonne une place de vicaire à St Nicolas.

Quand arrive l'armistice, Hélène et Albert Schweitzer commencent doucement à se reconstruire une vie en Alsace. Ils attendent un enfant - conçu en captivité - la vie, toujours Régulièrement, Albert passe la frontière à Kehl pour envoyer des colis de vivres aux amis allemands, par ex à une vieille dame du nom de Cosima Wagner.

On l'a entendu dans le sermon du début, il continue à défendre ses convictions transnationales, à travailler l'orgue, à écrire. Néanmoins, il dit se sentir quelquefois "comme un vieux sous tombé sous une commode et oublié".

On sait que ça ne durera pas.

Dès 1919, il est invité à donner des conférences, des cours et surtout des concerts.

En 1924, il retourne au Gabon pour relancer l'hôpital, cette fois indépendamment des Missions Protestantes. Cet hôpital existe toujours.

En 1952, c'est le Nobel de la Paix. Et en 1955, à la mort d'Einstein et à la demande de celui-ci, il s'engage à fond pour alerter les peuples et leurs dirigeants du danger atomique.

L'éthique du respect de la vie est la base de luttes qu'il a mené et qui sont toujours d'actualité :

pour le désarmement nucléaire - on imagine ce qu'aurait été sa position lorsqu'est apparu le nucléaire civil et, actuellement, la réalisation d'une poubelle nucléaire à Bure, dans la Meuse, là où se sont déroulés les pires batailles de la guerre de 14

pour l'écologie : ne pas prendre plus que ce qu'on peut rendre - à la planète

et enfin, pour **l'hospitalité et la réparation de la dette coloniale.**